

ANGENOT, Marc. *L'utopie collectiviste : le grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale*. Presses Universitaires de France, Paris, 1993, 400 p.

André Joyal

Volume 25, numéro 3, 1994

Les politiques extérieures des États non souverains : convergences et divergences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703357ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703357ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joyal, A. (1994). Compte rendu de [ANGENOT, Marc. *L'utopie collectiviste : le grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale*. Presses Universitaires de France, Paris, 1993, 400 p.] *Études internationales*, 25(3), 594–597.
<https://doi.org/10.7202/703357ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

L'utopie collectiviste : le grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale.

ANGENOT, Marc. *Presses Universitaires de France, Paris, 1993, 400 p.*

Un très sérieux ouvrage rédigé tambour battant, sur ce que devaient être ces lendemains enchanteurs suite à l'avènement d'un monde débarrassé des contradictions du capitalisme. Nous savions tous que Marx avait bien précisé qu'il ne lui revenait pas de fournir des précisions sur le fonctionnement des gargotes de l'avenir et nous savions également que beaucoup d'auteurs, moins célèbres mais néanmoins assez connus, s'étaient engagés à faire rêver leur génération tout en se donnant pour tâche de répondre aux défenseurs de « l'ordre établi ». Mais savions-nous qu'ils étaient aussi nombreux à se faire les chantres d'un monde meilleur un peu à la façon, longtemps avant eux, des Moore, Morelly et autres Campanella. C'est à chacun d'entre eux, des plus grands aux plus obscurs, que l'auteur, professeur à l'Université McGill, a consacré une attention digne d'un bénefacteur d'avant Gutenberg. En citant un certain Étienne Cabet qui a écrit – trente ans avant le début de la période considérée – Marc Angenot présente à ses lecteurs ce qui les attend : « Tous les biens meubles des associés, avec tous les produits de la terre et de l'industrie ne forment qu'un seul capital social. L'usage de la monnaie étant aboli, la République paie le tra-

vail en nature. Tout ce qui est nécessaire à la vie, nourriture, vêtement, logement, meubles, objets d'art, est réparti entre tous les citoyens. »

Cette citation, très représentative de celles qui foisonnent à travers l'ouvrage, permet à l'auteur de préciser que sa tâche consiste à dégager la nature de cette axiomatique à partir des écrits couvrant, pour l'essentiel, la période allant de 1880 à 1917.

L'éclectisme de l'auteur est tel, à en juger par ses nombreuses et très variées publications (de la paralittérature, au Savon du Congo en passant, entre autres choses, par la raison sémiotique et le centenaire de la Révolution), qu'il est difficile de devenir exactement le champ de sa spécialité. Pour remplir son mandat, il a pu bénéficier de rien de moins que la bourse Killam. Que le mur de Berlin était à l'époque encore en place n'enlève rien au mérite de Marc Angenot qui a su rencontrer avec brio les exigences de son mandat.

Bien sûr il va être question des Bebel, Bernstein, Engels, Guesde, Jaures, Kautsky, Lafargue, Liebknecht mais également d'une pléiade d'auteurs dont, malgré mes très nombreuses lectures sur le socialisme débutées il y a trente ans, je ne connaissais ni d'Adam ni d'Eve. Tel qu'indiqué dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage, il s'agit pour la plupart de doctrinaires et de publicistes d'origine bourgeoise dont « l'apostolat » s'appuyait sur l'invocation de la liberté et du choix du camp de la justice. Une de leur tâche consistait à répondre aux dénigriers du socialisme ou du collectivisme qui parfois, non sans une dose d'humour, se demandaient à qui incomberait la responsabilité de vider

le pot de chambre une fois mise en place une société parfaitement égalitaire (!). Plus sérieusement, un certain M. Bourguin s'interrogeait à juste titre, sur la possibilité pour un cultivateur indépendant d'embaucher des salariés, sur son droit de cultiver à sa guise, sur la latitude de livrer ses produits aux magasins publics (on sait comment Staline à répondu à ce questionnement). Un des rares économistes mentionnés (il faut dire, à part l'Italien E. Barone qu'ils sont fort peu nombreux à avoir écrit sur le socialisme durant cette période) s'interroge à savoir si l'on laissera à la ménagère le dé et l'aiguille avec lesquels elle pourrait rendre quelque service rémunéré (au noir...) à ses voisins. Exaspéré, Jaurès lui répondit : « Hé, non ! ô économistes, on ne nationalisera pas l'aiguille ; ravaudera son linge à domicile qui voudra et même, si on veut donner quelques points à l'habit du voisin, le socialisme ne s'y opposera point ; il ne verbalisera pas contre Jeannette rapiécant la culotte de l'ingrat amoureux. »

Et pourtant, on saurait beaucoup plus tard qu'il suffira de diminuer l'intensité d'un poste de radio au moment où le petit père des peuples répandait sa parole quotidienne ou encore de déplacer dans un endroit moins en vue le buste du « génial » concepteur du centralisme démocratique pour que les auteurs de telles « ignominies » se retrouvent au Goulag...

Une première partie de cinq chapitres sert à situer le sujet. Les espoirs et les craintes associés au socialisme sont bien présentés. La vision prémonitoire de certains opposants étonne parfois. Ainsi, un certain Le Bon

(inexistant dans les références bibliographiques) craignait que le socialisme ramène le monde à la barbarie et que seulement quelques semaines suffiraient pour faire périr par une famine inopinée trois ou quatre millions d'hommes. Il a fallu un peu plus de temps à Staline et Mao pour affamer respectivement les paysans ukrainiens et chinois, mais le nombre des victimes dépasse ce qu'avait pu imaginer ce brave monsieur Le Bon. Quant à un certain Eugen Richter, sa réfutation des écrits de Bebel font voir en lui un précurseur de George Orwell.

La deuxième partie s'avère aussi intéressante que la première. Elle contient 14 chapitres se rapportant à divers aspects de la vie courante, comme la liberté, la sexualité, l'éducation, ou des aspects plus pointus comme la loi du travail, les prix, l'État, les femmes, etc. Même si je ne pouvais apprendre que des détails relevant très souvent de l'anecdote, il m'a été impossible de lire ces différents chapitres en diagonale. L'habileté de l'auteur à parsemer son récit de citations et de commentaires toujours captivants conduit le lecteur à tirer profit du contenu de chacun des passages. Dans les chapitres à saveur économique, sans surprise, on trouve des auteurs qui font l'apologie de la grande dimension. Eh oui ! Si Marx avait bien prévu que les entreprises toujours plus grandes se feraient concurrence en remplaçant leurs travailleurs par des machines, il n'avait par ailleurs pas prévu le retour en force un siècle après sa mort de la petite entreprise. Dans ces conditions Kautsky a beau jeu d'écrire que la petite entreprise est irrémédiablement condamnée à disparaître : « Mais seule

la démocratie socialiste peut permettre aux paysans et aux artisans de devenir dans leur ensemble des ouvriers de la grande industrie sans pour cela tomber dans le prolétariat. »

Ça, c'est une autre histoire. Dans un chapitre sur la propriété, l'auteur nous fait connaître un certain Ernest Tarbouriech qui, dans le domaine agraire, imagine d'immenses champs sur lesquels évoluera le machinisme le plus perfectionné. Dans la foulée on apprend que pour Bebel les villas disparaîtront peu à peu. Ils étaient effectivement en train de disparaître en Roumanie à la fin des années 80...

Sur les salaires, l'auteur souligne le fait que les adversaires du socialisme n'ont cessé de s'en prendre à la règle, jugée absurde non sans raison, du revenu égal. Un certain Jean Oursel s'interroge : « Paiera-t-on par un même bon social l'heure de travail d'un architecte, d'un maçon, d'un manoeuvre, d'un juge, d'un chiffonnier ? »

On connaît les conséquences du défaut d'avoir répondu de façon convenable à cette interrogation. Partout dans les ex-pays communistes circulait la blague suivante : *Ils font semblant de nous payer, on fait semblant de travailler.*

En ce qui regarde les arts, l'auteur se réfère à nouveau – comme il le fait pour presque tous les auteurs qu'il fait connaître – à Eugen Richter selon qui on ne jouerait dans tous les théâtres que des pièces glorifiant la Révolution sociale et renouvelant le « souvenir de l'infamie des exploiters capitalistes ». Pour ce qui concerne les libertés, comme celle de se déplacer ou d'émigrer, un certain Henri Brissac s'étonne que l'on puisse s'in-

terroger sur l'éventualité de quitter un monde merveilleux, caractérisé par l'opulence, pour un monde non collectiviste. Un certain Georges Renard, sur cette épineuse question à laquelle seront plus tard confrontés les Juifs de l'ex-URSS, fait lui aussi la démonstration d'une indiscutable prémonition en exigeant de ce citoyen candidat au départ qu'il paie sa dette envers une société qui l'a nourri et éduqué. Enfin, en ce qui regarde l'égalité, non pas entre les hommes (y compris les femmes...) d'une façon générale, mais entre l'homme et la femme, seul un certain E. Tarbouriech évoque le partage, sur un pied d'égalité, des travaux domestiques... Quant au fameux principe *De chacun selon ses capacités à chacun selon ses moyens*, Émile Vandervelde, maintes fois cité, a écrit qu'il s'agit là d'un idéal d'autant plus beau que passablement lointain. Valait mieux ne pas se montrer trop anxieux.

La troisième et dernière partie comprend cinq chapitres lus cette fois, il me faut bien l'avouer, en diagonale. L'auteur ne parvient plus à accrocher son lecteur comme il a su si bien le faire durant les quelque trois cents pages précédentes. D'un chapitre à l'autre l'impression du déjà lu se présente constamment. La synthèse des éléments présentés tout au long de l'ouvrage n'ajoute pas beaucoup aux informations déjà divulguées. Néanmoins, certains passages aident à comprendre les raisons du très grand décalage entre les attentes et les faits observés. Ainsi, pour Marc Angenot, le programme collectiviste est non seulement contradictoire, il est aussi aveugle, dès le tournant du siècle, aux tendances de l'évolution industrielle mondiale et à la complexité des faits sociaux et culturels (p. 351).

Voilà donc un ouvrage que j'aurais conseillé sans hésitation à mes étudiants à l'époque où j'enseignais sur les économies socialistes. Avec la dernière décennie de ce siècle, la conception que l'on avait du socialisme sous la Deuxième Internationale, pour des raisons bien évidentes, n'offre guère d'intérêt.

André JOYAL

Professeur d'économie
Université du Québec à Trois-Rivières, Canada

Global Visions: Beyond the New World Order.

BRECHER, Jeremy, CHILDS, John Brown, and CUTLER, Jill (dir.). Montréal, Black Rose Books, 1993, 346 p.

Cet ouvrage, qui traite de l'importante transition que l'humanité doit entreprendre vers un nouvel ordre mondial d'ici l'an 2025 se divise en trois parties. La première, *Nouvel ordre mondial vs Communauté mondiale* s'attaque à la conspiration menée « de haut en bas » par des capitalistes et des leaders politiques rivaux pour maintenir leur pouvoir. Elle propose ensuite un Ordre mondial alternatif bâti sur les concepts de la participation populaire, la diversité culturelle et écologique, la citoyenneté planétaire, et le développement pacifique et écologique impliquant les femmes et les hommes.

La deuxième partie, *Globalisation de haut en bas: Critiques*, présente plusieurs éléments de la stratégie actuelle d'ordre mondial telle que menée par les capitalistes et les hommes politiques. Le premier élément est l'appropriation subtile à leur propre cause du mouvement vert. Le second est la prise de contrôle croissante de la glo-

balisation, dont la force motrice demeure une maximisation du PNB qui détruit les cultures indigènes et des habitats écologiques. Le troisième élément stratégique est la destruction de la diversité culturelle et du bien-être sur les trois continents du Tiers-monde.

La dernière partie du livre, *Globalisation de bas en haut: Alternatives*, occupe la moitié du livre et 18 de ses 32 chapitres. Elle présente la thèse que la globalisation devrait se dérouler à travers une vision de la communauté humaine partagée par toutes les cultures. Par exemple, un peuple aurait le droit de participer à une décision donnée dans la mesure où elle l'affecte. De plus, un système universel mais à paliers multiples pourrait « utiliser les ressources et l'entrepreneuriat locaux au sein d'une interaction et d'une interdépendance régionale et internationale » afin de concilier les grands idéaux de l'unité et rendre plus complémentaires la famille, le clan et la tribu. En outre, la consultation au niveau de la famille et de la communauté devrait constituer la pierre angulaire de tout ordre mondial qui se veut soutenable sur les plans écologique et social. Finalement, la citoyenneté planétaire ne devrait pas se limiter au sens géographique mais plutôt s'étendre sur le plan temporel pour se doter d'un devoir manifeste envers les générations futures.

Ce livre a plusieurs forces, mais je me limiterai à en citer deux. D'abord, les collaborateurs proviennent non seulement des universités mais incluent également le président du principal parti d'opposition du Mexique, un dissident chinois, le représentant de l'ONU pour les réfugiés,